



Plaisir d'écrire - Jeune Nouvelle

4ème

**PUCH Iliana**

Élève de la classe de Mme GONZALVES

Collège "Le Chamandier"

Gières

A obtenu

**Le SECOND PRIX**

**LA CHAUSSURE**

J'avais froid. J'avais peur. J'avais faim. La soif me brûlait la gorge. Tellement que je n'arrivais plus ni à penser ni à réfléchir. J'avais à peine conscience des milliers d'autres personnes autour de moi. Des milliers d'autres personnes qui vivaient les mêmes atrocités que moi. Nous ne savions pas où nous allions. Mais quelle importance ? Le froid et la faim nous faisaient perdre toute humanité. Nous étions affaiblis, pieds nus, à peine habillés et nous marchions dans la neige depuis trop longtemps déjà. Seuls quelques captifs avaient encore une de leurs chaussures. Les rafales de vent faisaient trembler nos corps chancelants. Le ciel était d'une couleur livide, les nuages, maléfiques. Nous nous enfoncions dans les fortes épaisseurs de neige presque jusqu'aux genoux. Nous ne devons pas nous arrêter. Continuer à marcher. Les gardiens nazis y veillaient. Au moindre écart, ils frappaient.

Soudain, une main se posa sur mon poignet gelé. Je pilai net et me retournai, effrayée. Une autre captive me tenait la main. Mes yeux glissèrent lentement sur ses pieds. Elle avait deux chaussures ! Comment était-ce possible ? Rares étaient ceux qui n'avaient qu'une chaussure, mais cette fille-là en avait deux ! Je scrutai son visage, étrangement familier, tandis que ses yeux d'un bleu intense se fixaient dans les miens. Mais je ne pouvais la regarder plus longtemps. Les nazis allaient nous punir. Car les autres captifs continuaient d'avancer. Je lui adressai un demi-sourire de mes lèvres gelées et me tournai, mais sa main ne bougea pas de mon poignet.

- Attends, dit-elle. Tu préfères la droite ou la gauche ?

Elle avait une voix douce, mais le froid la rendait rauque et tremblante.

- La droite, répondis-je instinctivement.

Elle se baissa et retira une de ses chaussures, puis me la tendit.

- Garde-la. Elle t'appartient, à présent.

Interloquée, je restai sans rien faire, sa chaussure à la main. Elle me sourit et se remit à avancer dans la neige.

- Comment t'appelles-tu ? m'écriai-je.

- Bianca. Prends soin de toi, maintenant.

Encore sous le choc, je hochai lentement la tête. J'enfilai rapidement sa chaussure et la rejoignis, tandis qu'une vague de chaleur me submergeait les orteils.

- Pourquoi ? lui demandai-je.

- La générosité pourrait sauver un monde perdu.

- Merci beaucoup.

Elle me sourit et notre marche infernale reprit. Durant trois jours et trois nuits, des captifs moururent. Durant trois jours et trois nuits, la faim, le froid, la soif nous firent halluciner. J'imaginai des fontaines d'eau, de givre, de glace. J'imaginai le visage de ma mère, le sourire de mon père. Le froid nous engourdissait les os, nous paralysait. Le vent soufflait contre nous, ralentissant encore cette marche meurtrière. Et les gardiens nous regardaient mourir, eux qui étaient bien protégés par leurs gros manteaux et bien nourris. Nous n'avions eu droit qu'à deux bouts de pain pour tout le trajet.

La seule chose que je percevais encore était la main de Bianca sur la mienne. Cette main qui me rattachait à la vie.

Soudain, les captifs qui nous précédaient s'arrêtèrent. Tremblante, je voulais m'adresser à Bianca, mais ma gorge ne m'obéissait pas. Je levai les yeux vers elle. Des larmes roulaient sur ses joues glacées.

- C'est fini, murmura-t-elle. C'est fini. Et elle me prit dans ses bras.

Nous dûmes ensuite monter dans des trains ouverts qui avaient servi pour transporter des marchandises. Entassés dans les wagons, nous pûmes nous reposer enfin. Beaucoup d'entre nous avaient péri, et tour à tour, nous murmurâmes un adieu à chacun.

*Aucun d'entre nous n'aurait dû mourir ici, songeai-je, brisée. Aucun d'entre nous ne mérite cela. Reposez en paix.*

Notre cérémonie d'adieu dura une nuit entière. Le train roulait toujours lorsque le premier rayon de soleil diffusa sa lumière encore douce et fébrile.

Et lorsque le dernier mort fut honoré, je m'endormis presque aussitôt sur l'épaule de Bianca. Quand je me réveillai, une voix douce emplissait le wagon. Une voix douce qui chantait. Mais sa mélodie, ses émotions, sa voix étaient différentes de tout ce que j'avais pu entendre. Sa voix surtout. Elle était plus chaude, plus riche, plus profonde que ne pourrait l'être une voix normale. Elle vibrait de passion, de rires, de pleurs aussi. La voix chantait dans une langue étrange, mais douce et claire, il n'y avait pas vraiment de mots ni de phrases, tout n'était qu'une succession de notes enfiévrées qui invoquaient la lumière et l'espoir.

Et c'est ce dont nous avons besoin. L'espoir avait le pouvoir de nous garder en vie. bercée, je m'endormis de nouveau.

Des pas lourds, qui claquaient sur le sol, me réveillèrent. Il y eut un bruit fracassant et la porte s'ouvrit, laissant paraître deux gardiens armés, qui nous regardèrent depuis la pénombre.

Ils nous firent signe de sortir et nous descendîmes une par une du wagon, soumises, tandis qu'ils nous comptaient. Dehors, nous retrouvâmes les captifs survivants. Nous n'étions plus que la moitié du groupe qui avait quitté Auschwitz plus tôt. Nous marchâmes encore plusieurs heures, traversant plaines et forêts enneigées, jusqu'à arriver à un énorme bâtiment de pierre.

Deux gardiens discutaient près de nous et j'entendis nettement : « Hier ist Mauthasen ».- Qu'est-ce que ça veut dire ?

Bianca frissonna.

- Cela signifie : voici Mauthasen.

Le travail à Mauthasen se révéla être encore plus ardu qu'à Auschwitz. Nous ne dormions presque pas et mangions à peine. Beaucoup succombaient, tour à tour. Leurs cadavres pourrissaient dans la minuscule pièce qui nous servait de dortoir. Certains survivants, vidés de toute énergie, ne travaillaient plus ; ils restaient étendus, enlaçant les défunts. J'évitais toujours de les regarder. Ils me faisaient penser à ma famille. Une famille perdue, éparpillée, dans plusieurs mondes peut-être.

Puis Bianca et moi fûmes séparées. Elle me manquait atrocement. Je m'étais habituée à la chaleur de sa main, à la douceur de sa voix, à ses yeux d'un bleu si pur. J'avais toujours sa chaussure au pied. Comment avait-elle pu faire preuve d'une telle générosité en ces conditions ? Bianca, à seize ans, était plus forte que les nazis, plus forte que ce qu'ils nous faisaient vivre. Et ils le savaient.

Un soir, alors que je rentrais au dortoir, une jeune fille que je ne connaissais pas, se leva et s'approcha doucement de moi, un bout de papier froissé à la main. Ses yeux étaient rouges, ses joues, humides.

- C'est pour toi, me dit-elle en me tendant le papier froissé. Bianca nous a demandé de te remettre cela et nous a fait promettre de veiller sur toi.

- Merci, répondis-je rapidement en ouvrant le papier, inquiète.

Le papier était rempli d'une écriture fine et tremblante et était taché d'eau par endroits.

*Bonsoir Irca,*

*Dès que lu auras lu cette lettre, déchire-la. Les nazis ne doivent ni la trouver ni la lire.*

*Je serai sûrement morte à l'heure où tu lis ces mots. Je te demande de ne pas chercher à me retrouver ou à me venger. Ne te laisse pas sombrer. Je veux que tu me survives. Le soleil continuera de briller pour toi.*

*L'espoir et la bienveillance sont tout ce qu'il nous reste. Les nazis le savent aussi. Ils prévoient de m'assassiner depuis des jours déjà. Parce que je t'ai donné cette chaussure. Parce que j'ai déjà aidé d'autres captifs avant toi. Et j'ai été heureuse de le faire. Heureuse de résister. Heureuse de leur montrer que malgré tout ce qu'ils nous font subir, nous sommes encore nous-mêmes, et nous n'avons pas peur. Je meurs heureuse. Comme le disaient mes proches, toutes les étoiles s'éteignent un jour. Elles le savent depuis qu'elles ont commencé à briller.*

*Si tu retrouves ma famille, Irca, dis-leur que je suis morte en résistante. Que je les aime, et qu'en mourant, j'ai pensé à eux. Ils ont toujours été dans mon cœur.*

*Irca, je te souhaite tout le bonheur du monde. J'espère qu'un jour tu sortiras d'ici, saine et sauve et que tu renaîtras. Tu as seulement quatorze ans et tout un horizon devant toi. N'oublie jamais de sourire, de rêver et de diffuser la bienveillance autour de toi. Je compte sur toi pour, à ton tour, donner la chaussure.*

*Ne m'oublie pas,*

*Bianca*

Je reculai, chancelante, tandis qu'un flot de rage et de douleur me submergeait. Je m'effondrai à genoux contre le sol glacé de la pièce, secouée de sanglots. Je sentis à peine la jeune fille s'asseoir près de moi et serrer mes mains dans les siennes. Tout autour de moi tournait, tournait, tournait, jusqu'à en devenir flou. Le monde qui m'entourait s'écroulait soudain. Tout se mélangeait : ombres et lumières, rêves et réalités, bonheurs et souffrances. Je n'avais plus conscience de rien, sauf d'elle. De son sourire. De sa voix. De son visage. Toutes ces images affluaient dans ma tête, me submergeaient, disparaissaient tour à tour et d'autres souvenirs d'elle m'envahissaient. J'étais noyée dans une tempête de souvenirs. Je ne sentais plus rien, seule cette souffrance qui me rongait de l'intérieur, cette souffrance qui me faisait oublier le monde bien réel autour de moi.

Et soudain, je sentis une onde de chaleur se propager en moi, apaiser ma brûlure intérieure, et se dissiper doucement. Une deuxième onde surgit. Puis une troisième. Jusqu'à ce qu'une vague de chaleur m'emporte, loin, le plus loin possible du monde réel.

Je me réveillai lorsque deux bras me secouèrent doucement.

- Bianca...murmurai-je, sans ouvrir les yeux.

Je sentis alors une goutte d'eau glacée tomber sur mon visage, tout près de mes yeux. J'ouvris les paupières. Un visage doux, ruisselant de larmes, était penché sur moi. Mais ce n'était pas le visage de Bianca. Je me redressai, et, soudain, un tsunami de souvenirs déferla en moi. Je vacillai, incapable de résister à la puissance de mes émotions. Un torrent de larmes coulait sur mes joues, et les larmes de la jeune fille penchée sur moi se mélangeaient aux miennes. Tout à coup, des hurlements interrompirent nos pleurs. Puis un vacarme assourdissant.

- Que se passe-t-il ? balbutiai-je, tremblante, à travers mes sanglots.

- On dirait que le camp s'effondre, répondit la jeune fille en me serrant dans ses bras. Les autres captifs s'étaient recroquevillés dans un coin de la pièce et, terrifiées, nous les rejoignîmes. Des coups de feu se firent entendre, ainsi que des bruits de pas précipités, d'autres coups de feu et de nouveau un vacarme assourdissant, comme si les murs de Mauthausen s'effondraient soudain. Il y eut des voix, des cris, des ordres. Et la porte du dortoir se mit à trembler, fracassée par ce qui semblait être des coups de pieds, ou des coups de marteau, incessants. La porte céda et une vingtaine d'hommes armés entrèrent en trombe. Ce n'étaient pas des nazis. Ils nous firent signe de sortir de la pièce et nous obéîmes docilement, trop conscientes des armes chargées sur leurs bras. Dans le couloir principal, nous retrouvâmes les autres captifs, qui, sous les ordres des hommes inconnus, avançaient vers la

sortie du camp. Nous suivîmes la marche, jusqu'à l'extérieur. Le soleil se levait enfin sur Mauthasen et des filaments de lumière dorée brillaient dans le ciel d'un bleu pur, sans nuages.

- Suis-je en train de rêver ? murmura la jeune fille en serrant ma main dans la sienne. Pince-moi, pour que je sache.

- Impossible, ton bras est trop maigre, m'esclaffai-je, amusée.

Nous nous mîmes à rire. Puis, les hommes inconnus s'approchèrent de notre groupe de captifs et clamèrent :

- You are free now !

- Nous sommes libres, maintenant, répétai-je, sous le choc, tout en pensant à Bianca. Nous sommes libres, maintenant

Cela paraissait tellement irréel. Après tout ce que nous avons subi, tout ce que nous avons vécu, cela pouvait-il vraiment s'arrêter un jour ? Et à présent qu'un nouvel horizon s'ouvrait saurions-nous recréer une nouvelle vie, une nouvelle famille ? Dans les camps, nous pouvions espérer retrouver notre entourage, imaginer nos proches encore vivants. Mais maintenant ? Y avait-il encore des lumières qui brillaient pour nous ? Ou était-ce à nous de rallumer les étoiles ? Perdue dans mes pensées, je fus surprise lorsque mon amie me demanda doucement :

- N'es-tu pas heureuse ? La vie nous attend.

Je tournai la tête et ce fut en voyant ses yeux brillants que je pris conscience des larmes sur mes joues.

- Oui, la vie nous attend. Mais saurons-nous vivre ? Saurons-nous renaître ?

